

YANN LE BOHEC:

Stratégie et tactique de l'armée romaine (31/27 AV. J.-C. -235 après J.-C.): Une nouvelle approche



72

Résumés: Le recours aux sciences humaines et sociales permet une nouvelle approche des études consacrées à l'armée romaine et aux guerres qu'elle a conduites. Les cadres avaient réussi à créer des conditions très favorables au combat (logistique, génie, renseignement, transmissions, train, service de santé, ...). Ils préféraient la bataille en rase campagne et le siège, mais ils savaient pratiquer presque toutes les formes de combat actuellement connues (gesticulation, bataille de rues, guerre en montagne, bataille de nuit, guerre biologique et chimique, contre-guérilla et bataille navale). L'État pratiquait un impérialisme plus ou moins bien assumé ; contrairement à ce que l'on croit en général, il organisait des guerres surtout défensives et parfois offensives, guerres conventionnelles, guerres éclair, guerres de représailles, etc.

Mots-clés: combats divers, contre-guérilla, gesticulation, guerres diverses, impérialisme, logistique, stratégie, tactique.

Abstract: The use of social sciences provides a new approach to studies of the Roman army and wars it conducted. The generals were able to create very favorable conditions of combat (logistics, engineering, intelligence, transmissions, gear, health service, ...). They preferred the battle in the open field and headquarters, but they knew and practiced almost all combat forms currently known (gesticulation, street battle, mountain warfare, night battle, biological and chemical warfare, contre-guerrilla and naval battle). The state practiced a more or less assumed imperialism; Contrary to what is generally believed, it organized primarily defensive and sometimes offensive wars, conventional wars, wars flash, retaliatory wars, etc.

Keywords: various fighting, contre-guerrilla, gesticulation, various wars, imperialism, logistics, strategy, tactics



SEMIOSFERA

Segunda época. Enero 2015. N°3

www.uc3m.es/semiosfera

EISSN: 2341-0728

STRATÉGIE ET TACTIQUE DE L'ARMÉE ROMAINE
(31/27 AV. J.-C. - 235 APRÈS J.-C.):
UNE NOUVELLE APPROCHE

YANN LE BOHEC

Université Paris IV-Sorbonne

Fecha de recibido: 30/10/2014

Fecha de aceptado: 18/12/2014

73

Les historiens qui s'occupent de l'armée romaine recherchent des solutions aux problèmes qu'ils rencontrent en recourant aux travaux de leurs collègues antiquisants¹. Depuis quelques années (nous n'osons pas dire : quelques décennies), ils ont découvert que l'armée sert à faire la guerre. Or la guerre est très étudiée par des spécialistes d'histoire contemporaine et par des chercheurs qui viennent des « sciences humaines et sociales », par exemple ceux que l'on appelle « les stratégestes »². En essayant d'appliquer leurs méthodes à notre propos, nous espérons approfondir la réflexion ; dans ces conditions, il ne sera pas question ici de l'armée comme institution (unités, hiérarchie et personnels), ni du rôle qu'elle a joué dans son environnement (politique, économie, société, culture, religion, etc.).

La stratégie est au service d'une tactique et la tactique ne peut pas être appliquée si le responsable n'a pas préparé ses hommes à son projet.

1. Vers le combat

Les soldats romains ne partaient pas au combat dans n'importe quelles conditions. Ils s'y préparaient et ils étaient aidés à s'y préparer par leurs cadres.

- Tout d'abord, ils exerçaient un métier qu'ils avaient appris. Ils pratiquaient l'exercice, comme formation initiale et continue à la fois. Ils faisaient du sport, apprenait l'escrime et les

¹ Y. Le Bohec, *L'armée romaine sous le Haut-Empire*, 3^e édit. Paris 2002, 292 p., traduit, entre autres langues, en espagnol sous le titre *El ejército romano*, Barcelone 2004, 373 p.

² Y. Le Bohec, *La guerre romaine (58 avant J.-C. – 235 après J.-C.)*, Paris 2014, 448 p.

manœuvres. Sur ce sujet, la bibliographie est abondante³, mais le plus intéressant se trouve sans doute en Afrique : on possède une longue inscription qui a été trouvée à Lambèse et qui fait connaître des discours prononcés en 128 par l'empereur Hadrien⁴. Il s'est adressé à plusieurs unités, la légion et des auxiliaires, qui ont manœuvré devant lui. Les légionnaires ont continué à s'entraîner, dit-il, malgré des tâches multiples. Les cavaliers ont lancé le javelot, revêtus de leur cuirasse. Des soldats (les mêmes ?) ont construit avec de grosses pierres un mur précédé d'un fossé. Après un rapide repas, ils sont partis accompagner des cavaliers. Les cavaliers de la Ière aile de Pannoniens ont manœuvré eux aussi et lancé de courts javelots, « non sans élégance » ajoute le prince. Il a adressé les mêmes compliments aux cavaliers de la VIe cohorte de Commagénéens qui ont de même utilisé des armes de jet et effectué des mouvements avec succès.

- Dans ce discours, Hadrien remarque que les soldats ont des salaires différents et donc des armes plus ou moins belles. En effet, ils devaient tout payer, leur nourriture et leur équipement, notion qui inclut le vêtement et qui a remplacé le seul armement. S'ils s'habillaient un peu comme les civils, mis à part les célèbres godillots, les *caligae*, ils se distinguaient par le matériel dont ils étaient pourvus. Le légionnaire, fantassin lourd, comme les prétoriens et les *urbaniciani*, possédait une panoplie, avec casque, cuirasse et bouclier pour la partie défensive, glaive et javelot pour la partie offensive. Les auxiliaires étaient en général moins protégés et moins bien pourvus, combattant par exemple avec l'arc, la fronde ou seulement une lance. Des archéologues ont suivi une évolution dans la forme des armes, travail qui ne peut pas être résumé ici⁵.

- Pour aller vers l'ennemi, l'armée romaine disposait de ce que les modernes appellent les services : logistique, génie, renseignement, transmissions, train, service de santé et clergé. Elle disposait rarement de soldats consacrés totalement à ce genre de tâches ; chaque homme pouvait être employé à telle ou telle mission, puis il regagnait sa place dans l'ordre de bataille au moment de l'engagement.

³ Horsmann G., *Untersuchungen zur militärischen Ausbildung im republikanischen und kaiserzeitlichen Rom*, *Wehrwissenschaftliche Forschungen, Abteilung militärgeschichtliche Studien*, vol. 35, Boppard 1991, XI-260 p.

⁴ *Les discours d'Hadrien à l'armée d'Afrique. Exercitatio*, édit. Y. Le Bohec, Paris 2003, 173 p. ; M. P. Speidel, *Emperor Hadrian's Speeches to the African Army. A new Text*, *Römisch-germanisches Zentralmuseum, Forschungsinstitut für Vor- und Frühgeschichte*, vol. 65, Mayence 2006, 106 p.

⁵ M. C. Bishop et J. C. N. Coulston, *Roman military Equipment from the Punic Wars to the fall of Rome*, 2^e édit. Londres 2005, 232 p. ; M. Feugère, *Les armes des Romains*, Paris 1993, 287 p.

La logistique, qui a été bien étudiée⁶, était assurée suivant deux principes simples : en pays ami, les soldats paient tout ; en pays ennemi, ils ne paient rien ; ils pillent. Mais l'État devait organiser les fournitures, au camp et en expédition. Il fallait livrer de la nourriture et de l'eau, des matériaux divers et des armes. S'ils n'étaient pas trop difficiles en opération, se contentant au besoin de *posca*, une piquette, les hommes se montraient gourmands et amateurs de bons vins en temps ordinaire ; ils aimaient la viande et le poisson, les fruits de mer (les huîtres notamment), les fruits et les légumes. Le général établissait la liste des besoins ; les procureurs impériaux avaient pour mission de réunir les biens demandés et de réquisitionner des paysans chargés du transport. Plusieurs officiers et sous-officiers se chargeaient d'accueillir, de comptabiliser et d'entreposer les marchandises. Sous le Principat, les soldats romains n'ont connu ni la faim ni la soif, sauf cas exceptionnel ; Marc Aurèle eut des difficultés pendant une de ses guerres danubiennes : les barbares avaient empoisonné tous les puits, et l'on se trouvait en plein été. Un miracle célèbre intervint et une pluie anormale pour la saison permit aux hommes de s'abreuver. Il était dû à un magicien, dirent les païens, à leurs prières dirent les chrétiens⁷.

Que ce soit au camp ou pour avancer vers le lieu du combat, les légionnaires devaient accomplir des missions de génie. Deux d'entre elles l'emportaient. Il fallait tracer des routes : entre forteresses en temps de paix, à travers le pays ennemi en temps de guerre. Les fleuves représentant un obstacle majeur, ils devaient construire des ponts, en bois en temps de guerre, en dur en temps de paix. César a laissé une description célèbre : des pieux étaient enfoncés contre le sens du courant, puis liés à d'autres qui allaient en sens contraire ; enfin, un tablier était posé sur ce bâti. On a remarqué que ce pont n'avait rien d'exceptionnel⁸. Ce récit visait à rappeler discrètement aux lecteurs que son auteur exerçait les fonctions de pontife suprême (*pontifex maximus*), et donc qu'il était un personnage important ; en effet, dans la tradition romaine, le « pont-ife » était celui qui fabriquait des « ponts ».

Autre élément important pour toute armée, les communications ont été elles aussi soignées par les militaires. On distingue les communications à courte et à longue distance. Pour les premières, par exemple au combat, le commandant d'armée disposait de plusieurs moyens

⁶ Th. Kissel, *Untersuchungen zur Logistik des römischen Heeres in den Provinzen des griechischen Ostens, 27 v. Chr.-235 n. Chr., Pharos*, vol. 6, St Katharinen 1995, XI-405 p. ; J. Remesal Rodríguez, *Heeresversorgung und die wirtschaftlichen Beziehungen zwischen der Baetica und Germanien : Materialien zu einem Corpus der in Deutschland veröffentlichten Stempel auf Amphoren der Form Dressel 20, Materialhefte zur Archäologie in Baden-Württemberg*, vol. 42, Stuttgart 1997, 271 p. ; C. Carreras Monfort et P. P. A. Funari, *Britannia y el Mediterráneo : estudios sobre el abastecimiento de aceite bético y africano en Britannia*, Coll. *Instrumenta*, vol. 5, Barcelone 1998, XII-406 p.

⁷ S. Perea Yébenes, *La legión XII y el milagro de la lluvia en época del emperador Marco Aurelio*, Madrid 2002, 246 p.

⁸ César, BG, IV, 17. A. Grandazzi, « *Summa difficultas faciendi pontis*. César et le passage du Rhin en 55 av. J.-C. », in *Mélanges de l'École française de Rome (Antiquité)*, 121, 2, 2009, pp. 545-570.

de faire connaître ses ordres, et d'abord la voix. Il pouvait aussi utiliser la musique et les étendards, alors qu'il évitait les messagers toujours exposés à une interception par l'ennemi. Les soldats avaient appris ce que signifiaient les airs de musique et les mouvements des aigles et des *signa*, — cela faisait partie de la formation reçue lors de l'exercice. Instruments de musique et enseignes ont beaucoup retenu l'attention des archéologues⁹ ; hélas, on ne sait toujours pas à quoi ressemblaient les airs qui étaient joués à cette époque.

Pour les messages à longue distance, les chefs d'armée utilisaient des soldats spécialisés ; les *frumentaires* de légion étaient particulièrement désignés pour les courriers qui devaient être adressés à Rome où les attendait le camp des pérégrins, « les étrangers »¹⁰. La poste officielle, la *vehiculatio*, malencontreusement appelée *cursus publicus* pour cette époque, pouvait aussi être requise. Pour transmettre des informations urgentes sur les barbares, dans la zone frontière, les militaires utilisaient des tours. Ils s'entendaient sur la signification de signaux de fumée ; ils avaient aussi mis au point une sorte de télégraphe Chappe : des soldats avaient placé des poutres sur des tours, et leur position avait un sens convenu donc connu¹¹.

Le train posait également un problème d'organisation ; dans ce cas également, des civils étaient impliqués. Une armée en marche représentait au moins 50000 hommes, parfois 100000, et même plus dans certains cas. Certes, les légionnaires qui se nommaient eux-mêmes « les mulets de Marius » depuis que ce général de l'époque républicaine leur avait imposé un lourd paquetage, étaient bien chargés. Mais ils ne pouvaient pas tout porter et l'habitude avait été prise de réquisitionner des animaux de bât. Pour une légion, on comptait quelque 4 000 bêtes, des chevaux pour les huit officiers supérieurs et les cent-vingt cavaliers, des bœufs, des mules, des mulets et des chameaux pour le transport ; notons que le chameau n'était pas utilisé à cette époque pour le combat, mais uniquement pour le transport. Des soldats s'occupaient de ces animaux, par exemple les écuyers ou *stratores* ; il est très probable que les *calones* et les *lixæ* des textes, des civils, intervenaient dans ces activités, ainsi que des esclaves. En outre, Michel Reddé, dans *Mare nostrum* (1986), a montré que la marine jouait un grand rôle dans le transport, sur mer et sur les fleuves.

Si les transmissions et le train ont été organisés dès l'époque républicaine, il n'en va pas de même pour le service de santé. Il est vraisemblable que les nobles, c'est-à-dire les officiers,

⁹ C.-G. Alexandrescu, *Blasmusiker und Standartenträger im römischen Heer*, Cluj-Napoca 2010, 427 p.

¹⁰ N. B. Rankov, « *Frumentarii*, the *castra peregrina* and the provincial *officia* », in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 80, 1990, pp. 176-182.

¹¹ R. Rebuffat, « Végèce et le télégraphe Chappe », in *Mélanges de l'École française de Rome (Antiquité)*, 90, 1978, pp. 829-861 ; D. J. Woolliscroft, *Roman military signalling*, Stroud 2001, 191 p. ; D. J. Breeze, « Signal, signaling », in *Encyclopedia of the Roman Army*, 2015, pp. 904-905.

étaient accompagnés par des médecins quand ils remplissaient leurs obligations militaires. C'est à l'époque d'Auguste que se rencontrent les premières traces de ce service. Les archéologues qui ont fouillé le site de la bataille du Teutoburg y ont trouvé une trousse qui contenait un scalpel et un *elevatorium*, un instrument qui permet d'enlever les esquilles d'os dans une plaie ; elle ne renfermait aucun produit anesthésiant ; il est possible que le propriétaire de cet objet n'ait pas été un militaire¹². Quoi qu'il en soit, les inscriptions mentionnent un vrai corps médical pour les décennies suivantes : médecin, avec grade de sous-officier ou même de centurion, ce dernier assisté par un *optio* ; *librarius*, pour les archives ; le *marsus* et le *capsarius* intriguent. Les Marses, peuple de l'Italie centrale, avaient la réputation d'être des charmeurs de serpents, et l'on suppose que ces aides-soignants s'occupaient des morsures. Quant au *capsarius*, son nom vient du mot « boîte », *capsa*. Il y enfermait soit des ordonnances soit des médicaments. Les écrits relevant du *librarius*, on peut donc supposer qu'il était un pharmacien, transportant des remèdes et des pansements. Ce personnel soignant n'avait reçu aucune formation approfondie, pour autant qu'on le sache ; mais des *discentes* sont attestés, ce qui prouve qu'il y avait au moins un minimum de transmission de savoir. Ce corps médical était lui aussi constitué de soldats qui reprenaient leur poste en cas de bataille.

Au camp, où il disposait d'un hôpital, le *valetudinarium*, le service de santé devait soigner des maladies comme des empoisonnements et des diarrhées, comme la tuberculose et des ophtalmies, notamment la cataracte. On sait par ailleurs que des « pestes » ont frappé l'empire, en particulier pendant les guerres danubiennes de Marc Aurèle. Ce nom ne recouvre pas nécessairement la peste bubonique ; il désigne aussi et sans doute surtout le choléra¹³. Au combat, la situation était plus délicate, car personne ne savait arrêter les hémorragies et, malgré une relative auto-vaccination, la septicémie, la péritonite, le tétanos et la gangrène étaient incurables, surtout quand un morceau de tissu était entré dans la plaie.

Il est inutile de trop insister ici sur les sacerdoces et les employés de l'administration¹⁴, d'innombrables gratte-papier¹⁵ qui n'ont pas une action très directe sur la tactique et sur la stratégie.

¹² G. Franzius, « Archäologische Zeugnisse zur Varusschlacht ? » in *Germania*, 70, 2, 1992, p. 371 et pl. 14, 1, p. 372, et pl. 15, 1, p. 373 ; W. Schlüter, « Neue Erkenntnisse zur Örtlichkeit der Varusschlacht ? » in *Arminius und die Varusschlacht*, Munich et a. l. 1995, p. 75 et pl. 27, p. 91 ; C. F. Salazar, *The Treatment of War Wounds in Graeco-Roman Antiquity*, Leyde 2000, XXVII-299 p.

¹³ D. Gourevitch, *Limos kai loimos* [en anglais], Paris 2013, pp. 77-127.

¹⁴ S. Perea Yébenes, « *Haruspex legionis* », in *Gerión*, 9, 1991, pp. 175-193 ; E. L. Wheeler, « *Pullarii, marsi, haruspices* and *sacerdotes* in the Roman imperial army », in *A Roman Miscellany*, édit. H. M. Schellenberg et alii, Danzig 2008, pp. 185-203.

¹⁵ K. Stauner, *Das offizielle Schriftwesen des römischen Heeres von Augustus bis Gallienus*, Bonn 2004, 500 p.

- La marche au combat. Deux questions se posent quand on arrive à étudier la marche au combat : comment était-elle organisée ? Quelle distance pouvait être parcourue par jour ?

Pour disposer son armée, le général avait beaucoup de choix, mais il devait tenir compte de la topographie (vaste plaine ou espace étroit) et de la plus ou moins grande proximité de l'ennemi. Dans tous les cas, il devait mettre les bagages au centre, car les soldats, même s'ils étaient les meilleurs du monde, se débandaient dès que l'on touchait à leurs biens. Et il fallait envoyer des éclaireurs en avant. Quelques-uns des plus grands désastres de l'armée romaine, le Trasimène et le Teutoburg, s'expliquent par une négligence de ces prescriptions.

Si l'on en croit Tacite, six légions et leurs auxiliaires ont parcouru 30 milles soit près de 45 km en un jour¹⁶. D'après Végèce, une marche normale permettait de couvrir 20 milles (30 km) en 5 heures et 24 milles (36 km) avec un pas plus rapide¹⁷. L'historien P. Streit, bon connaisseur des affaires militaires, arrive à un total quotidien de 40 km¹⁸, mais nous avons trouvé dans César des chiffres bien plus bas : 10 km par jour en temps normal¹⁹ ; 30 ou 40 km au maximum en cas de nécessité²⁰. Les anciens considéraient la rapidité, la *velocitas*, comme une valeur qu'avaient illustrée Alexandre le Grand, César et Trajan²¹.

2. La tactique

Du point de vue esthétique et moral, les Romains préféraient la bataille en rase campagne, plus conforme à leurs valeurs, *fides*, *honos* et *virtus*. Du point de vue de l'efficacité, ils aimaient mieux le siège qui, souvent, épargne le sang ; en effet, dans ce cas, ils avaient acquis de telles compétences que les ennemis se rendaient parfois avant que les préparatifs soient achevés. Dans les faits, ils ont été amenés à pratiquer la plupart des types de combat actuellement connus.

- La bataille²². Une armée, à cette époque, comptait en moyenne 50000 hommes. Quand elle était arrivée sur le champ de bataille, elle construisait un camp (que nous avons

¹⁶ Tacite, *H*, III, 21, 1.

¹⁷ Végèce, I, 9.

¹⁸ Streit P., *L'armée romaine*, Gollion 2012, p. 35-38.

¹⁹ César, *BG*, I, 41, 4-5.

²⁰ César, *BG*, II, 19, 3 ; V, 47, 1 ; VII, 40, 4 ; 41, 5. Notre édition de César, *La guerre des Gaules*, 2009, p. 42-43.

²¹ Pline, *Pan*, XIV, 2.

²² G. Brizzi, *Le guerrier de l'Antiquité classique, de l'hoplite au légionnaire*, trad. fr. Monaco 2004, 258 p., *Il guerriero, l'oplita, il legionario*, 2^e édit., augmentée, Bologne 2008, 238 p. ; A. K. Goldsworthy, *The Roman Army at War, 100 BC-AD*

appelé « camp de bataille ») pour y déposer les biens des soldats et pour leur en faire un abri en cas de difficultés. Au matin, le général « offrait la bataille », c'est-à-dire qu'il disposait ses troupes sur le terrain pour la rencontre ; l'ennemi en faisait autant s'il estimait que c'était opportun, mais il pouvait différer son engagement. L'ordre de bataille était toujours le même. Une réserve prenait place devant le camp. Les fantassins lourds étaient répartis sur trois lignes en profondeur, *hastati* en avant, *principes* au milieu et *triarii* à l'arrière, et sur trois parties en largeur, aile droite, centre et aile gauche. C'était ce que les auteurs anciens appellent la *triplex acies*, où chaque ligne comprenait plusieurs rangs, six ou neuf d'habitude. Il était aussi possible de ranger les hommes en phalange, en les massant sans distinguer les trois lignes, et ce choix fut de plus en plus souvent préféré sous le Principat. Dans tous les cas, l'armée occupait un très vaste espace et, souvent, le chef placé à l'aile droite ne voyait pas ce qui se passait à l'aile gauche. À la bataille de Philippes, en 42 avant J.-C., Cassius interpréta mal ce que faisait son collègue et ami, Brutus, et il se suicida parce qu'il crut qu'il avait été vaincu.

Le plus souvent, depuis Alexandre le Grand, l'aile droite était renforcée et le général en prenait personnellement le commandement ; dans ce cas, il plaçait son second à l'aile gauche. La cavalerie se mettait sur les flancs, pour les protéger contre une attaque et pour empêcher une manœuvre d'enveloppement. Des fantassins légers, armés de javelots, d'arcs et de frondes, mis en avant, engageaient le combat. Ils cherchaient à causer quelques trous dans les rangs opposés puis ils disparaissaient, laissant le champ libre aux légionnaires. Pendant ce temps, les cavaleries s'opposaient. Les manœuvres étaient très simples et se réduisaient à trois possibilités, le choc frontal, la rupture dans le dispositif adverse (un coin se glissait entre le centre et une aile) et la manœuvre d'enveloppement (une aile était encerclée).

À la bataille du mont Graupius, en 83 après J.-C.²³, Agricola plaça en première ligne, comme force principale, 8000 soldats auxiliaires, des Bataves. Il espérait l'emporter grâce à eux, ce qui aurait épargné les légionnaires. Il avait aussi mis 1500 cavaliers à chaque aile, et 12000 légionnaires en seconde ligne, qui interviendraient uniquement en cas de difficulté ; en outre, il avait formé une réserve mobile avec 2000 cavaliers. Les Bataves se révélèrent meilleurs que leurs adversaires à l'escrime ; les cavaliers mirent en fuite les chars des Calédoniens ; la réserve put empêcher un mouvement de contournement par une aile. Les légionnaires avaient été épargnés ; les Romains étaient victorieux.

200, Oxford 1996, XIV-311 p., et *Roman Warfare*, Londres 2000, 224 p., trad. fr. *Les guerres romaines, 281 avant J.-C.-476 après J.-C.*, Paris 2001, 224 p.

²³ Tacite, *Agr.* XXIX-XXXVII.

Il est possible de proposer comme autre exemple la bataille de Lyon²⁴ qui eut lieu le 19 février 197, en un lieu encore discuté, mais qui, à notre avis, ne peut que se situer au nord de la ville, sans doute sur le plateau qui se trouve au-delà de Sathonay (il fallait beaucoup d'espace pour réunir deux armées). Mettant un terme à une guerre civile très cruelle, elle opposa les troupes de Septime Sévère, majoritairement recrutées en Pannonie, aux légions de Clodius Albinus, venues de Bretagne. Chaque armée avait construit un camp de bataille devant lequel se trouvait une réserve, hypothétique pour Albinus, composé de cavaliers et de prétoriens pour Sévère ; elle comportait aile droite, centre et aile gauche. Sévère se trouvait au nord, puisque son ennemi venait du sud. À l'est, un ravin gênait les manœuvres et les soldats de Bretagne avaient préparé de ce côté des pièges soigneusement camouflés, juste devant leur aile droite. Très vite, l'aile droite de Sévère enfonça les unités qui lui étaient opposées ; mais, au lieu de prendre l'aile droite ennemie à revers, les Pannoniens se précipitèrent sur le camp adverse pour le piller. Quant à l'aile gauche de Sévère, elle se trouva vite en difficulté à cause des pièges qui lui avaient été préparés. La réserve des sévériens donna alors et la situation fut reprise à gauche. Les albinien étaient totalement vaincus et ils furent massacrés (les guerres civiles étaient souvent plus cruelles que les guerres extérieures). Albinus prit la fuite et mourut, on ne sait pas bien comment car plusieurs versions sont disponibles. Ce qui est intéressant dans cette affaire, c'est qu'elle opposa deux armées a priori de même valeur, des Romains en tout cas d'un côté comme de l'autre.

Il nous faut revenir un peu en arrière pour aborder une question qui est d'actualité chez les historiens : que ressentait le soldat ?²⁵. Une fois installé à sa place, il éprouvait de la peur, sentiment naturel qui le poussait vers l'arrière ; certains désertaient, voire devenaient des transfuges. Cinq conditions aggravaient ce sentiment, la fatigue, le froid ou la chaleur, la faim ou la soif, et la solitude ; les mauvais présages décourageaient les hommes. Mais d'autres facteurs les poussaient vers l'avant, leur science du métier militaire appris lors de l'exercice, le serment prêté devant les dieux, l'esprit de corps, la volonté de plaire au chef si c'était un homme prestigieux comme César, et la contre-peur que constituaient les *triarii*, chargés de tuer ceux qui fuyaient. Le plus important, sans doute, c'était le butin ; chaque homme allait au combat avec cet espoir, et, au matin de la bataille, il se disait : « Ce soir, je serai peut-être riche ». Les soldats étaient parfois morts, rarement riches.

²⁴ Dion Cassius, LXXVI, 5-7, avec des erreurs manifestes : soit D. C. ne connaissait rien à l'histoire militaire, soit son texte, remanié par Xiphilin au XIe siècle, a été fortement modifié. Curieusement, cette bataille n'a pas donné matière à beaucoup de travaux, même à Lyon. Nous ne pouvons citer que notre petit livre écrit à l'adresse du grand public : *La bataille de Lyon (197 apr. J.-C.)*, Clermont-Ferrand 2013, 105 p.

²⁵ Notre art., « Face of battle for soldiers », in *Encyclopedia of the Roman Army*, Malden-Oxford 2015 (à paraître), p. 391-397.

Arrivés au contact de l'ennemi, le légionnaire, qui vient de lancer ses javelots, en arrive au corps-à-corps et il voit « le visage de la bataille », en fait le visage d'un homme qui le hait et qui cherche à le tuer (point de bataille sans haine). Il pratiquait l'escrime, tuait un ennemi, deux, puis plusieurs, et enfin, quand son supérieur eut constaté qu'il était fatigué, il le renvoyait vers l'arrière et les hommes de la première ligne étaient remplacés par ceux qui formaient la deuxième.

En temps normal, les batailles duraient relativement peu de temps, environ trois heures, et elles faisaient relativement peu de morts, quelques centaines chez les vainqueurs, quelques milliers chez les vaincus. Rares, les batailles d'anéantissement ont néanmoins existé dans des cas particuliers. En fait, les soldats étaient souvent des professionnels et, quand ils voyaient que leur dispositif avait été enfoncé sur un point ou tourné sur une aile, ils savaient que leur camp était vaincu. Alors, comme on le vit au désastre du Teutoburg, les uns se rendaient et ils devenaient esclaves, les autres essayaient de fuir, d'autres enfin se suicidaient²⁶. En principe, les vainqueurs soignaient leurs blessés et enterraient leurs morts, laissant aux paysans de l'endroit le soin des vaincus. Et les survivants offraient un sacrifice et un trophée aux dieux (le trophée était un mannequin pourvu d'armes prises aux morts vaincus, posées sur un monceau d'épées et de lances)²⁷.

- Le siège²⁸. La poliorcétique, l'art du siège, tire son nom du grec ; elle avait été très développée à l'époque hellénistique. Elle se divise en deux branches, défensive et offensive. Pour défendre une ville, il fallait l'entourer d'un rempart surmonté de merlons, précédé d'un fossé, flanqué de tours et de bastions sur lesquels reposaient des pièces d'artillerie (les balistes) et percé de portes ; les défenseurs utilisaient aussi des javelots, des arcs et des frondes. Pour prendre une ville, il fallait construire des camps, des défenses linéaires, et des machines. Les camps accordaient un repos sûr aux soldats ; les défenses linéaires empêchaient les assiégés de sortir et surtout de recevoir des vivres, des renforts et des nouvelles. Les assaillants fabriquaient des balistes, des tours montées sur roues et des « petits rats », *musculi*, ou « tortues », *testudines* (un bâti de bois, lui aussi monté sur roues, était recouvert de peaux de bête ; il permettait d'approcher du rempart). Une tortue ou une tour pouvait abriter un bélier. Avec tous ces moyens, les assaillants cherchaient à provoquer le désespoir chez les assaillis ; ils coupaient leurs moyens de communication et ils les affamaient pour obtenir une reddition.

²⁶ Dion Cassius, LVI, 18-24.

²⁷ G.-Ch. Picard, *Les trophées romains*, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, vol. 178, Paris 1957, 534 p.

²⁸ P. B. Kern, *Ancient Siege Warfare*, Bloomington-Londres 1999, 419 p. ; G. Davies, *Roman Siege Works*, Stroud 2006, 160 p. ; Y. Le Bohec, « La poliorcétique des Romains dans la guerre des Gaules », in *Mines, tranchées, travaux d'approche de l'Antiquité à la Première Guerre Mondiale*, édit. N. Prouteau, Paris, sous presse.

Si les assiégés avaient de l'eau, des provisions et le moral, les assiégeants devaient passer à l'assaut. Ils pouvaient essayer de passer sous le mur, à travers ou par-dessus. Dans le premier cas, ils creusaient une mine ; c'était dangereux, car le bruit pouvait prévenir les ennemis et on ne savait jamais bien où l'on arriverait. Dans le second cas, les hommes s'efforçaient d'attaquer le rempart en se protégeant sous une tortue, mais le plus simple était encore de l'attaquer à son point faible, la porte, qu'on essayait d'enfoncer avec un bélier. Enfin, s'ils voulaient grimper sur le mur, il leur fallait au préalable le débarrasser de ses occupants sous une pluie de flèches, de pierres, de javelots et de boulets de balistes. Parfois, ils utilisaient des échelles, le plus souvent ils grimpaient grâce à une tour mobile.

L'archéologie a permis de connaître trois grands sièges, Numance en Espagne, Alésia en Gaule et Masada en Judée. Les deux premiers ont eu lieu à l'époque de la République, le troisième au temps de Vespasien²⁹. Dans ce site, les Juifs s'étaient abrités sur une hauteur entourée de ravins sur tous les côtés et protégée par un rempart. Les Romains construisirent huit camps, que, les archéologues ont désignés par des lettres, de A à H, et ils leur ajoutèrent une défense continue appelée par les mêmes « mur de circonvallation ». Installés sur les plateaux voisins, ils entreprirent de lancer une terrasse d'assaut depuis l'ouest : ils mettaient des pierres les unes sur les autres pour combler le vide et obtenir une route. Mais ils arrivèrent trop tard : un suicide collectif avait permis aux Juifs d'échapper à la servitude.

Le siège de Jérusalem, de peu antérieur à celui qui a été conduit devant Masada, a laissé moins de traces archéologiques, mais il est longuement rapporté par Flavius Josèphe. Vespasien avait trois légions et Titus quatre et chacun était renforcé par des *socii*, des alliés³⁰. Les Juifs essayèrent de décourager les Romains par des sorties et par des ruses, en vain. Titus fit faire d'énormes travaux de terrassements ; il utilisa de l'artillerie et il fit construire trois tours mobiles, une hélépole³¹, des béliers et quatre terrasses d'assaut, enfin une défense linéaire pour enfermer la ville³². Les Juifs provoquèrent l'effondrement d'une des terrasses et ils incendièrent l'hélépole. Comme la ville était divisée en trois quartiers séparés les uns des autres par des remparts, les Romains durent procéder avec méthode et mener trois sièges successifs au lieu d'un seul³³. Le premier rempart fut pris, le second pris, perdu, repris³⁴. Un morceau du troisième mur s'effondra de nuit, ce qui suscita une attaque immédiate des légionnaires et une

²⁹ M. Hadas-Lebel, *Massada*, Paris 1995, p. 49. Ce nom s'écrit avec un ou deux « s » : Masada ou Massada.

³⁰ Flavius Josèphe, *GJ*, IV, 10, 1 (598) ; 1, 6 (40, 42 et 44) ; V, 2, 2-3.

³¹ « Qui détruit les villes » : grande tour montée sur roues, équipée d'un bélier.

³² Flavius Josèphe, *GJ*, V, 6, 1, 1 (5) ; 1, 2 ; 1, 3 (15) ; 6, 2 (262) ; 6, 3 ; 6, 4 (275-276) ; 7, 1 (292-293) ; 7, 2 ; 9, 2 ; 12, 2 ; VI, 2, 7 (149) ; VI, 4, 1 (220-222) ; 8, 1 ; 8, 4 (392).

³³ Flavius Josèphe, *GJ*, V, 6, 3 : Titus divise son armée en trois corps.

³⁴ Flavius Josèphe, *GJ*, V, 7, 2 ; 8, 1 ; 8, 2.

contre-attaque des Juifs, contre-attaque qui échoua. Les Romains prirent la citadelle Antonia, le Temple³⁵ puis ils purent poser leurs enseignes sur le mur. Jérusalem était tombée³⁶.

- Les autres formes de combat. Beaucoup d'historiens ne l'ont même pas envisagé, mais les Romains ont pratiqué presque toutes les formes de combat actuellement connues, parfois à leur corps défendant.

La gesticulation serait plutôt une non-bataille, une non-guerre. Elle consiste à faire manœuvrer des troupes pour effrayer un éventuel adversaire et, justement, éviter d'avoir à recourir à la force. Il est probable que les enseignes récupérées par Rome en 19 avant J.-C. l'ont été grâce à ce type d'action : Auguste a sûrement su intimider le shah d'Iran. Vitellius recourut à la gesticulation devant Artaban, souverain de ce pays, et il réussit dans son entreprise³⁷. Tacite, qui rapporte le fait, feint de le condamner, comme si une vraie guerre aurait été plus conforme à la morale ; en réalité, il n'aimait pas ce personnage coupable d'avoir soufflé sur le feu d'une guerre civile.

La vraie guerre est attestée, et d'abord en milieu urbain, le plus souvent au terme d'un siège, après que les assiégeants eurent réussi à prendre pied sur le rempart, parfois dans un épisode de conflit civil. Les soldats y étaient entraînés : ils avançaient sur une ligne dans les rues, bouclier sur la tête, et d'autres collègues allaient de maison en maison et de toit en toit quand c'était possible. Dans leur progression, ils ne faisaient pas de quartier, parce qu'ils étaient irrités contre les ennemis et parce qu'il eût été dangereux de laisser des gens vivants derrière eux. Quand les Juifs de Jérusalem se révoltèrent contre les Romains, les soldats reçurent toute licence pour rétablir l'ordre : pillages, meurtres, accompagnèrent cette reconquête³⁸. Contre les partisans de Vitellius, les hommes de Vespasien pénétrèrent dans Rome, y menèrent de durs combats de rue et ils allèrent jusqu'au camp des prétoriens qu'ils prirent d'assaut³⁹.

Très différent du combat de rues et de la bataille en rase campagne, le combat en montagne est aussi très attesté. Sous Auguste, les légions entreprirent d'achever la conquête de la péninsule Ibérique ; il ne restait que la partie nord-ouest à saisir, ce qui se fit entre 27 et 19 avant J.-C.⁴⁰. Presque en même temps, les provinces des Alpes furent créées après des combats

³⁵ Flavius Josèphe, *GJ*, VI, 2, 7 ; 4, 5-7.

³⁶ Flavius Josèphe, *GJ*, VI, 4, 1 (225).

³⁷ Tacite, *An*, VI, 43, 6.

³⁸ Flavius Josèphe, *GJ*, II, 14,9-15,1

³⁹ Tacite, *H*, III, 78-84.

⁴⁰ A. Tranoy, *La Galice romaine*, Paris 1981, pp. 138-143 ; P. Le Roux, *L'armée romaine et l'organisation des provinces ibériques d'Auguste à l'invasion de 409*, Bordeaux-Paris 1982, pp. 52-69 ; *El ejército romano en Hispania*, édit. Á. Morillo, León 2007, 521 p., notamment I. Rodà de Llanza, « Las guerras cántabras », *ibidem*, pp. 55-66.

difficiles ; il en reste un monument célèbre, le trophée de La Turbie⁴¹. Et, quand éclatait un conflit avec l'Iran, les montagnes de Cappadoce et surtout de l'Arménie voyaient souvent aller et venir des légionnaires. Malheureusement, les textes ne disent pas clairement comment se déroulaient les opérations, quelles étaient leurs particularités ; il est seulement évident que la *triplex acies* ne servait à rien dans des vallées étroites et des gorges profondes.

Tout aussi complexe que les opérations en montagne, la bataille de nuit est pourtant attestée, contrairement à ce qu'ont écrit quelques auteurs peu soucieux des sources. Il y fallait évidemment une condition : la pleine lune. On l'a vu plus haut à propos du siège de Jérusalem. Pendant la guerre civile de 68-69, un raid fut mené de nuit contre Terracine⁴² ; des batailles eurent lieu devant Crémone⁴³ et devant Xanten⁴⁴ dans les mêmes conditions. Ces exemples n'épuisent pas le sujet, loin de là.

Aussi étonnant que le fait puisse paraître, les Romains ont connu la guerre bactériologique et chimique, inventée évidemment de manière empirique⁴⁵. Ils savaient fabriquer des poisons, par exemple à base d'aconit, utiliser le venin des abeilles, des scorpions et des serpents (mais c'était dangereux) et ils lançaient des animaux malades et des cadavres dans le camp des ennemis. Voilà pour la guerre bactériologique. Pour la guerre chimique, et de manière tout aussi empirique, il leur arrivait d'enfumer un ennemi caché dans une grotte ou engagé dans une mine (cas attesté, mais plus tardivement, à Doura-Europos) ; Ils préparaient des liquides enflammés avec de la poix, de l'huile, du soufre ou du bitume, et ils le projetaient sur l'ennemi dans des pots ou avec des pompes (c'est ce qu'on appelle le « feu grégeois »).

En revanche, la contre-guérilla était clairement conçue et pratiquée quand un ennemi recourait à la guérilla, quand il avait mené un raid, tendu une embuscade ou conçu un stratagème quelconque. Les Romains avaient alors bonne conscience quand ils réagissaient contre ces gens qui n'avaient pas respecté leurs valeurs, la *fides*, l'*honoros* et la *virtus*. Ils pouvaient alors intervenir avec une extrême brutalité, détruisant tout et tuant tout le monde, femmes et enfants compris. Ils instauraient un régime de terreur, et il faut bien reconnaître que les légionnaires, s'ils ont pu subir des pertes de la part de guérilleros, n'ont jamais été vaincus au

⁴¹ J. Formigé, *Le trophée des Alpes (La Turbie)*, *Gallia*, Suppl., vol. 2, 1949, 105 p.

⁴² Tacite, *H*, III, 77, 1.

⁴³ Tacite, *H*, III, 22, 4.

⁴⁴ Tacite, *H*, IV, 29.

⁴⁵ M. Grmek, « Les ruses de guerre biologiques dans l'Antiquité », dans *Revue des Études Grecques*, 92, 1979, pp. 141-163 ; A. Mayor, *Greek Fire. Poison Arrows and Scorpion Bombs. Biological and chemical Warfare in the Ancient World*, 2e édit. Woodstock 2009, 319 p.

final. C'est ainsi que, dans la guerre de Vespasien et Titus, 8 000 Juifs furent pris au piège et massacrés d'un seul coup⁴⁶ ; on pourrait trouver d'autres exemples de cette cruauté.

Reste un dernier type de combat que les historiens ont longtemps négligé, voire méprisé, la guerre sur mer.

À vrai dire, et en premier lieu, la marine militaire rendait de nombreux services à l'État romain. Elle intervenait en renfort des forces terrestres. Elle transportait les hommes et la logistique. Elle fournissait un « appui feu » aux fantassins dans les combats près de fleuves ou près du littoral et dans les sièges de ports. Elle participait à des opérations combinées. Pour achever la conquête de la péninsule Ibérique, sous Auguste, trois corps de troupe intervinrent par voie de terre et un quatrième fut débarqué sur le littoral nord⁴⁷. Contre les Germains, au temps du même prince, des troupes aux ordres de Tibère partirent par voie de terre et d'autres par voie de mer jusqu'à l'Elbe⁴⁸.

La bataille navale, —en second lieu—, est plus rarement attestée ; elle permit pourtant à Auguste de gagner la guerre civile qui l'opposait à Antoine (officiellement, pour ne pas trop choquer les Romains, il était en guerre contre la reine d'Égypte). La rencontre, qui eut lieu au large d'Actium le 2 septembre 31 avant J.-C., est bien connue⁴⁹. Octave, futur Auguste, était secondé par Agrippa. Il avait rassemblé une flotte de 400 vaisseaux, en général de petite ou moyenne taille ; Antoine et Cléopâtre en possédaient moins, mais de plus gros. La flotte d'Octave l'emporta grâce à son artillerie et aussi grâce à sa mobilité qui lui permit des éperonnages efficaces. À un moment, la reine d'Égypte prit peur et elle ordonna à ses navires de quitter le combat. Laissé seul et dégarni sur un flanc, Antoine ne put que suivre. Il était vaincu.

3. La stratégie

- La notion de stratégie. L'existence d'une stratégie pour l'époque romaine a été discutée. Un Américain, E. N. Luttwak⁵⁰, a soutenu la thèse qu'exista une « grande stratégie de l'empire romain » ; rappelons que la notion de grande stratégie, définie par un Britannique, B. Liddell Hart⁵¹, implique la prise en considération de tous les moyens, surtout économiques. E.

⁴⁶ Flavius Josèphe, *GJ*, III, 2, 3 (24-25) ; V, 11, 1.

⁴⁷ Orose, VI, 21, 3.

⁴⁸ Velleius Paterculus, II, 106.

⁴⁹ P. Cosme, *Auguste, maître du monde. Actium*, Paris 2014, 140 p.

⁵⁰ E. N. Luttwak, *La grande stratégie de l'empire romain*, trad. fr., 2e édit. Paris 2009, 428 p.

⁵¹ B. H. Liddell Hart, *Paris, or the future of War*, New York 1925, 420 p., et *Stratégie*, trad. fr. Paris 1999, 436 p.

N. Luttwak a d'abord rencontré une assez large approbation puis il a été contesté par quelques-uns⁵². Mais il a conservé des « supporters ». Pourtant, il est évident que les Romains ne possédaient pas les moyens de connaissance qui sont les nôtres ; ils n'avaient pas élaboré de statistiques économiques. De là à dire qu'ils n'avaient pas de stratégie du tout, il y a une distance que certains ont franchi⁵³ et nous ne voulons pas les suivre. Nous préférons parler de « petite stratégie ». En effet, l'État romain a pratiqué un impérialisme gêné et il a fait construire sous l'empire un vaste système de défenses.

Ce qui posait problème au pouvoir, c'étaient les mentalités collectives les plus anciennes. Contrairement à ce que beaucoup imaginent, les Romains pensaient que la guerre est un mal et la paix un bien. Ils ne pouvaient engager de conflit que s'ils étaient agressés et s'ils avaient demandé réparation sans obtenir satisfaction. C'est seulement dans ces conditions qu'ils pouvaient prétendre mener « une guerre juste », un *bellum iustum*⁵⁴. Sinon, ils commettaient à la fois un sacrilège et un crime, car ces conditions étaient imposées par le droit des prêtres fétiaux⁵⁵. Évidemment, nous ne devons pas être naïfs, et les Romains ont mené des guerres d'agression, injustes par nature ; sans doute les dieux détournaient-ils leurs regards dans ces cas. En effet, il est toujours tentant de piller celui qui est riche. Et puis les Romains se sentaient un devoir, faire régner l'ordre ; leurs victoires accumulées avaient fait d'eux les gendarmes du monde. Virgile le dit joliment dans l'*Énéide* (VI, 852-854)⁵⁶ : « Ne l'oublie pas, Romain, il t'appartient de soumettre les peuples à ton pouvoir. / Là sera ta mission ; tu devras aussi leur imposer la paix, / épargner les peuples soumis et vaincre les orgueilleux ».

- La stratégie dans l'espace. Pour le système de défense, il est bien connu et il l'est de mieux en mieux tous les quatre ans grâce au renouvellement des « congrès du *limes* » (notons que le mot *limes* est ici mal employé ; il désigne « un sentier à travers la forêt » et il n'a pris un sens militaire que très tardivement et très rarement). Il était fondé sur le couple défense ponctuelle-route. Les Romains ont entouré l'empire d'une ceinture de forteresses construites pour des légions (25 à 30), complétées par des fortins plus petits pour des auxiliaires ou pour des détachements et par des tours⁵⁷ ; chaque point de cet ensemble était relié à ses voisins par

⁵² L. Loreto, *Per la storia militare del mondo antico*, 2006, p. 62-92.

⁵³ B. Isaac, « Luttwak " Grand Strategy " and the Eastern Frontier of the Roman empire », in *Eastern frontier of the Roman Empire*, Oxford 1989, pp. 231-234.

⁵⁴ L. Loreto, *Il Bellum iustum*, Naples 2001, XX-122 p. (consacré surtout à l'époque de la République).

⁵⁵ Onesandros, XI.

⁵⁶ Commentaire : W. Seston, « Le droit au service de l'impérialisme romain », in *Académie des Inscriptions. Comptes Rendus*, 1976, pp. 637-647.

⁵⁷ H. von Petrikovits, *Die Innenbauten römischer Legionslager während der Prinzipatszeit*, Opladen 1975, 227 p. ; J. Lander, *Roman stone fortifications, variation and change from the 1st c. AD to the 4th*, *British Archaeological Reports*, vol. 206, Oxford 1984, X-363 p.

des routes. D'autres routes allaient en pays potentiellement ennemi, à des fins de surveillance ; d'autres encore vers l'arrière, vers les sources de la logistique et vers Rome, le centre du pouvoir politique.

Dans certains cas, le dispositif était complété par des défenses linéaires, naturelles ou artificielles. Le cours inférieur du Rhin, une partie du Danube et le cours supérieur de l'Euphrate pouvaient ralentir des envahisseurs. Dans d'autres cas, des murs ont été construits⁵⁸, comme le célèbre mur d'Hadrien en Bretagne. Ce dernier, construit en 118-119, est situé à 130 km au nord de la ville d'York, et il reliait l'estuaire de la Tyne au Solway Firth sur 117 km. Sur une vue en coupe, on distingue quatre éléments : du nord vers le sud, on aperçoit un fossé, une route, le mur proprement dit, construit le plus souvent en pierre, et enfin une autre route. Sur un plan, on remarque la présence de tours tous les 500 mètres (pour l'observation), de portes et de fortins appelés aujourd'hui « milecastles » et placés tous les 1600 mètres, et de forts plus importants tous les 10 kilomètres. Il convient de rappeler également le mur d'Antonin, dans la même province, et le « mur du Diable » en Germanie.

Mais, dans d'autres cas encore, en Syrie, en Égypte, par exemple, il était tout-à-fait inutile ou impossible de s'appuyer sur une défense linéaire ; dans le désert, il suffisait de contrôler les points d'eau avec une petite garnison chargée d'y jeter une charogne au cas où un ennemi nombreux se présenterait⁵⁹.

• La guerre. Cette stratégie menait à la guerre et les mentalités de l'Antiquité également. Les chercheurs actuels distinguent la grande guerre et la petite guerre ; cette dernière expression, d'usage en France, traduit bien l'espagnol guerrilla, adapté en français sous la forme guérilla.

La grande guerre est aussi appelée guerre conventionnelle ou de haute intensité ; elle repose sur une stratégie dite directe, qui oppose deux ennemis, l'un à l'autre, sur les champs de bataille. Elle trouve son meilleur aboutissement dans la guerre éclair, le Blitzkrieg des Allemands. C'est ce que pratiquaient de préférence les Romains, ce qu'ils considéraient comme normal, car ce type d'engagement correspondait bien à leur éthique de *virtus*, d'*honos* et de *fides*. La meilleure illustration de ce type de conflits se trouve dans celui qui permit à César de

⁵⁸ J. Napoli, *Recherches sur les fortifications linéaires romaines*, Collection de l'École française de Rome, vol. 229, Rome-Paris 1997, 549 p.

⁵⁹ B. Isaac, *The limits of Empire. The Roman Army in the East*, 3e édit. Oxford 2004, 524 p.

remporter la bataille de Zéla contre le roi Pharnace (2 août 47 avant J.-C.) et de formuler le célèbre raccourci : *Veni, vidi, vici*, « Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu »⁶⁰.

Pourtant, et contrairement à ce que beaucoup de modernes imaginent, les empereurs (à la suite du sénat républicain) s'engageaient surtout dans des guerres défensives, même s'ils n'ont pas évité les guerres offensives. Avec eux, la question de la responsabilité de la guerre (la *Kriegschuldfrage* des Allemands) se pose souvent, et P. Veyne a bien montré que ce sont eux qui ont été victimes d'agressions dans beaucoup de cas⁶¹. On peut citer bien des guerres purement défensives. Ce sont les Germains qui ont attaqué l'empire en 16 avant J.-C., en 166 après J.-C. et au cours du IIIe siècle. C'est bien l'Iran qui fut l'agresseur dès 2 avant J.-C. et jusqu'en 4 après J.-C., ensuite en 226, 230 et 238 (ou 235), et jusqu'au temps de Dioclétien. En outre, en 85-89, ce sont incontestablement les Daces et les Sarmates qui ont franchi le Danube pour piller.

Il ne faut évidemment pas tomber dans la naïveté et transformer en pacifistes les empereurs, mais il convient d'examiner chaque cas avec soin. Au chapitre des offensives, — car il y en eut, bien sûr—, on mentionnera l'invasion de la Pannonie (19-9 avant J.-C.), la « pacification » des Alpes (25 avant J.-C. à 7 après J.-C.), l'achèvement de la conquête de la péninsule Ibérique sous Auguste, l'annexion de la Maurétanie (40-42 après J.-C.) et une guerre contre l'Iran sous Trajan (114-117).

Ce que le peuple, les intellectuels et les sénateurs détestaient surtout, c'était la guerre civile, et Lucain a écrit sa *Pharsale* sous Néron uniquement pour dénoncer cette pratique ; Tacite a rédigé ses *Annales* et ses *Histoires* avec le même objectif. Dion Cassius, qui a été mentionné à propos de la bataille de Lyon, partageait ce sentiment.

En revanche, les Romains jugeaient normale la guerre de représailles et ils faisaient payer au prix fort une agression, comme fit Trajan qui voulut venger l'humiliation que les Daces avaient fait subir à ses compatriotes au temps de Domitien. En outre, pour éviter d'être attaqués, ils pouvaient conduire une guerre préventive ou encore de dissuasion sans aucun scrupule.

Un conflit pouvait durer et se transformer en guerre d'usure ; mais les Romains supportaient mal cette situation qui leur a pourtant été imposée par les Quades, les Marcomans et les Sarmates au temps de Marc Aurèle. Dès 166-167, l'empereur avait créé deux nouvelles légions, les IIe et IIIe Italiques, ce qui indique sans doute qu'il préparait une guerre. De leur

⁶⁰ Pseudo-César, *BAI*, LXXVII, 1 ; Plutarque, *César*, I, 3.
⁶¹ P. Veyne, « Y a-t-il eu un impérialisme romain ? » in *Mélanges de l'École française de Rome (Antiquité)*, 87, 2, 1975, pp. 793-855.

côté, les peuples barbares qui viennent d'être mentionnés connaissaient un accroissement démographique inexplicable mais certain, et ils avaient dans leurs traditions une bonne dose de violence. Au printemps 167, les Marcomans du roi Ballomar, franchirent le Danube dans le Norique en direction d'Aquilée. Dans le même temps, les Quades se jetaient sur la Pannonie Supérieure et les Iazyges sur la Dacie. Dans une étude récente, Giovanni Brizzi a montré que la contre-offensive était partie de Mésie et pas de Pannonie⁶² ; les années 169, 170 et 171 furent terribles. Les habitants de ces régions reçurent les quatre cavaliers de l'Apocalypse, la mort, la guerre, la famine et la peste. En 170, des Daces dits libres, c'est-à-dire extérieurs à l'empire, attaquèrent et franchirent le Danube ; ces envahisseurs, connus sous le nom de Costoboques, atteignirent Eleusis et pillèrent tout sur leur passage. En 171, Marc Aurèle passa à la contre-offensive contre les Marcomans, et en 172 contre les Quades. Des miracles vinrent aider les Romains : la foudre frappa une machine de guerre qui leur causait des souffrances ; une pluie d'été leur donna l'eau qui leur manquait. Nouvelle offensive contre les deux peuples en 173, surtout contre les Marcomans. Deux campagnes en 174 et 175 causèrent des pertes sévères aux Sarmates. L'empereur mourut dans un camp en 180. La guerre cessa peu après, soit parce que Marc Aurèle avait épuisé les ennemis, soit parce que les généraux de son fils, Commode, s'étaient montrés efficaces. Mais les Romains avaient vécu une guerre de treize ans.

Dans le cas où ils auraient été très irrités contre un ennemi quelconque, ils pouvaient aller jusqu'à la guerre d'attrition ou d'anéantissement. César a voulu faire disparaître jusqu'au nom des Éburons⁶³ qui avaient tué 7500 soldats romains en les attirant dans un piège, et il a réussi. Domitien avait décrété que les Nasamons, des Africains coupables d'un crime contre un proconsul, n'avaient même pas le droit d'exister⁶⁴ ; mais il ne les a pas fait anéantir. Quoiqu'il en soit, ces deux affaires montrent que les Romains n'hésitaient pas devant ce que nos contemporains appellent le génocide.

En revanche, nous ne possédons pas de traces (en tout cas, nous n'en avons pas trouvé) de la guerre oblique ou latérale, qui est purement psychologique, ni de ce qui est appelé de divers noms, guerre totale, absolue, intégrale ou d'anéantissement, ou encore guerre globale (chez les Anglo-Saxons), guerre générale (chez les Français) et guerre élargie (chez les nazis), du moins si l'on fait abstraction du cas des Éburons qui vient d'être évoqué.

⁶² G. Brizzi et C. Sigurani, « Leoni sul Danubio: nuove considerazioni su un episodio delle guerre di Marco Aurelio », in *Roma e le province del Danubio. Atti del I Congresso internazionale, Ferrara-Cento 15-17 ottobre 2009*, édit. Zerbini L., Soveria Mannelli 2010, pp. 391-401.

⁶³ César, *BG*, VI, 34, 8

⁶⁴ Dion Cassius, *LXVII*, 4, 6.

Il y a mieux, et c'est un cas qui a souvent été négligé par l'historiographie jusqu'à un article récent de G. Brizzi⁶⁵ ; pourtant, il est attesté à l'époque du Principat. La petite guerre peut être assimilée à la guérilla, à la guerre de basse intensité et à la guerre irrégulière ; elle est également appelée guerre asymétrique. La guerre de basse intensité ne s'accompagne d'aucune grande bataille. La guerre irrégulière tire son nom de ce que l'une des parties ne respecte pas les règles habituelles ; les hommes qui la font sont appelés des irréguliers ou des partisans. La guerre indirecte est un conflit dans lequel les adversaires ne se rencontrent pas face à face, directement, pour rechercher une victoire décisive, mais par l'intermédiaire d'alliés plus ou moins ouvertement déclarés. Elle est souvent provoquée par une insurrection et ou une rébellion, mots qui sont proches l'un de l'autre, et qui expriment le refus violent d'une présence étrangère jugée hostile ; l'insurrection et la rébellion marquent souvent le début d'une guérilla.

Les Romains n'ont jamais eu recours directement à ce type de conflit, car ils n'en avaient pas besoin. Il n'est en effet intéressant que pour un peuple faible attaqué par un peuple fort. En revanche, à plusieurs reprises, ils ont été amenés à pratiquer la contre-guérilla ou contre-insurrection ; ils ont dû faire face à des raids, des petits combats et des embuscades, qu'ils appelaient *leve* ou *minus proelium*. Les Lusitans avaient la réputation d'y recourir souvent, mais F. Cadiou vient de prouver qu'ils ne méritaient pas cette réputation⁶⁶.

Les Romains pratiquèrent la contre-guérilla en Afrique, pour éliminer Tacfarinas (17-24 après J.-C.). Après des débuts difficiles, ils finirent par l'emporter. Pour atteindre ce but, ils durent diviser leurs forces en trois puis quatre colonnes formées de troupes légèrement équipées (*militēs expediti*) et de petites unités⁶⁷. Les Iraniens également préféraient la guérilla à la guerre, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de s'opposer efficacement aux légions. Ils abandonnaient de l'espace pour gagner du temps ; devant la progression des Romains, ils reculaient, se bornant à des raids et des coups de main. C'est ainsi que Corbulon, lui aussi, divisa ses forces, et il attaqua sur plusieurs points à la fois⁶⁸. Bousculé par les embuscades et les raids des Juifs, Cestius fut contraint à la fuite⁶⁹. Peu après, en représailles, les légionnaires égorgèrent en moins d'une heure 10 500 Juifs⁷⁰.

⁶⁵ G. Brizzi, « Prolegomeni ad una definizione delle guerriglia antica », in *Visions de l'Occident romain*, édit. B. Cabouret, A. Gros Lambert et C. Wolff, Paris 2012, pp. 413-432.

⁶⁶ F. Cadiou, *Hibera in terra miles. Les armées romaines et la conquête de l'Hispanie sous la République (218-45 av. J.-C.)*, Madrid 2008, pp. 173-203. Voir aussi *El ejército romano*, cité plus haut.

⁶⁷ Tacite, *An*, III, 21, 4-5 ; 74, 1-4 ; IV, 24, 3 ; 25, 2. Notre livre *La Troisième Légion Auguste*, Paris 1989, pp. 341-348.

⁶⁸ Tacite, *An*, XIII, 37, 2.

⁶⁹ Flavius Josèphe, *GJ*, II, 19, 7 (543-544) ; 19, 8 (544).

⁷⁰ Flavius Josèphe, *GJ*, II, 20, 2 (561).

Ajoutons que l'affrontement oblique, l'affrontement latéral, et aussi le mot « résistance » sont parfois employés pour désigner la guérilla ; mais le mot « résistance » a une connotation précise en France, depuis la Seconde Guerre Mondiale, et il ne faut peut-être pas le galvauder.

4. Conclusion

Sans trop revenir sur ce qui vient d'être écrit, il apparaît que deux remarques s'imposent. D'une part, les Romains avaient élaboré une conception de la guerre très sophistiquée pour l'époque. Elle était très complexe et tout était organisé longtemps à l'avance. Le métier du commandant d'armée, tacticien et stratège, était un vrai métier. D'autre part, il ne faut pas les caricaturer : s'ils n'étaient en rien des pacifistes, ils hésitaient toujours avant de s'engager dans un conflit. Pour eux, quoi qu'on en pense, la guerre était un mal et la paix un bien.